

Les derniers Troglodytes.

Si l'on s'en rapporte aux légendes anciennes sur les Troglodytes, ce peuple singulier aurait fait son habitation des cavernes creusées aux flancs des falaises de l'Égypte du sud-est, le long du golfe arabe. Les Troglodytes auraient vécu comme de véritables sauvages, sans autres vêtements que l'ample toison qui les enveloppait des pieds à la tête, se nourrissant de chair crue, voire de serpents, et composant leur boisson préférée avec du sang mélangé à du lait. Pline l'Ancien affirme qu'ils n'avaient point l'usage de la parole et poussaient seulement des cris inarticulés; il dit encore que, lorsqu'un Troglodyte venait à mourir, on le plaît en deux, les pieds ramenés à la hauteur de la tête, puis on portait son corps sur une éminence voisine et l'on entassait sur lui des rochers et des pierres qu'on surmontait d'une corne de bouc...

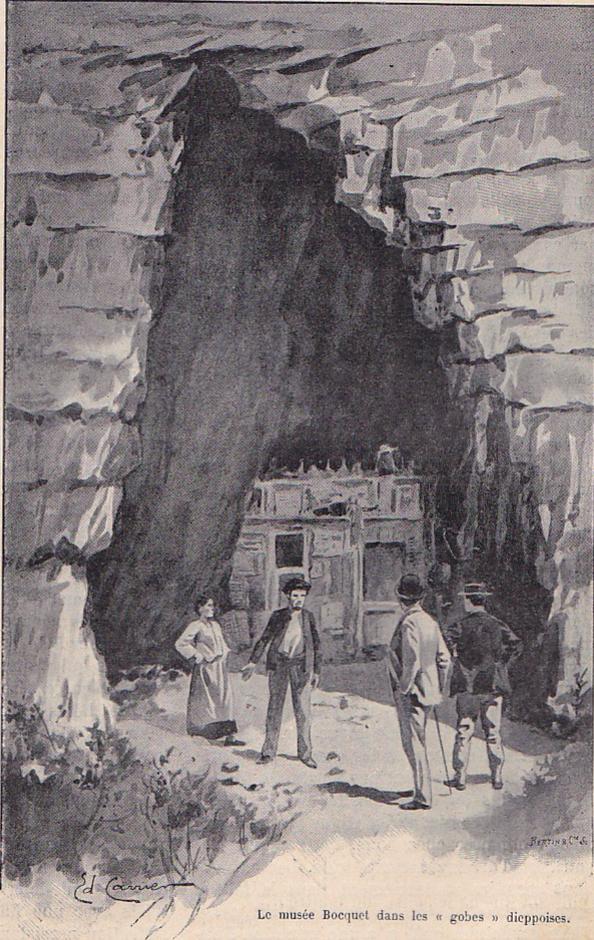
Bien différents étaient les Troglodytes dont parle Montesquieu dans ses *Lettres persanes*. S'ils vivaient encore dans des cavernes, ce n'en étaient pas moins des gens fort policés :

« Ils avaient de l'humanité, dit Montesquieu; ils connaissaient la justice, ils aimaient la vertu. Ils travaillaient avec une sollicitude commune

pour l'intérêt commun; ils n'avaient de différends que ceux qu'une douce et tendre amitié fait naître. La nature ne fournissait pas moins à leurs désirs qu'à leurs besoins. Chez les Troglodytes, la cupidité était étrangère. »

Voilà deux portraits bien peu d'accord, n'est-ce pas? Aussi la science n'essaye-t-elle point de les accorder: elle les rejette l'un et l'autre. Les Troglodytes de l'antiquité n'étaient,

à ses yeux, ni les brutes féroces dont parle Pline, ni les modèles de vertu que voudrait Montesquieu. Elle réserve le nom de Troglo-



Le musée Bocquet dans les « gobes » dieppois.

dytes pour ces populations de l'âge quaternaire, dont on retrouve encore les ossements, les armes et les débris de mobilier, dans le sol des cavernes où elles ont longtemps vécu: ainsi les fouilles pratiquées à Kesslerloch (Suisse), à Baoussé-Roussel près de Menton, à Eyseis, dans le Périgord, ont permis de constater jusque dans nos régions la présence lointaine de Troglodytes.

Mais si l'on est Troglodyte uniquement parce que l'on habite dans les cavernes ou les grottes, il faut reconnaître que la science donne à ce mot une acception singulièrement étroite, puisque, bien après la fin de la période glaciaire et de nos jours même, on rencontre des populations tout entières vivant dans des anfractuosités de roche et s'accommmodant parfaitement de ce mode d'existence. Les *Pueblos* de l'Amérique centrale n'étaient pas autre chose que des agglomérations formées de logements souterrains creusés au flanc des collines. Les Guanches de îles Canaries habitent dans les grottes naturelles qui s'ouvrent sur le littoral. En Tunisie même, actuellement, un voyageur qui parcourait le Djebel-Demmer vient de découvrir un certain nombre de tribus qui ont tous les droits du monde à revendiquer l'appellation de Troglodytes. Dans la tribu de Haddéje, par exemple, composée de plus de six cents membres, toutes les maisons, sauf le *khalifa*, sont situées sous terre.

Mais qu'est-il besoin d'aller chercher si loin des exemples actuels de troglodytisme? N'avons-nous pas en France même, dans la banlieue de Paris, de véritables Troglodytes? Les Carrières d'Amérique qui, pour porter ce nom étrange, n'en sont pas moins de simples carrières de la banlieue parisienne, reçoivent toujours, au début des premiers froids, leur habituel contingent de vagabonds et de chemineaux qui y demeurent entassés les uns sur les autres, jusqu'à ce que le retour du printemps leur permette de reprendre la vie au plein air.

Encore les locataires des Carrières d'Amérique ne sont-ils que des Troglodytes occasionnels. Pour trouver des Troglodytes vraiment dignes du nom, il faut visiter les excavations des collines de la basse Loire et de l'Eure. Sur un point de ce dernier département, à Eizy, toute une tribu s'est installée sous terre et y demeure été comme hiver. Mais les *sauvages* d'Eizy, comme on les appelle aux environs, ne dépassent point une vingtaine. C'est à Dieppe, dans les anfractuosités de la falaise, qu'habite la colonie troglodytique la plus dense qu'on connaisse chez nous. Cette colonie est pourtant d'origine assez récente. Les excavations creusées anciennement dans la falaise pour l'extraction de la marne n'ont cessé d'être exploitées qu'il y a une trentaine d'années.

Ces excavations portent dans le pays le nom de *gobes* ou *goves*. Elles pénètrent fort profondément à l'intérieur, où leurs couloirs se ramifient autour de gigantesques piliers, dont la massive blancheur, supportant une voûte ogivale ou cintrée, fleurie de dentelures naturelles, donne irrésistiblement l'impression de cathédrales désaffectées.

L'église était autrefois la maison du peuple; on y tenait marché, on y discutait les affaires publiques; on y festoyait au besoin. Fut-ce le confus rappel de cette destination première ou tout autre sentiment? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à peine délaissées par l'exploitation hétéroclite de mendigots, loqueteux, malandrins, tire-laine, invalides, culs-de-jatte, diseurs de bonne aventure, etc., qui se trouva tout de suite chez elle sous ces voûtes hospitalières. Les travaux de canalisation du port, nécessitant l'ouverture d'une large brèche dans les vieilles maisons du Pollet, jetèrent peu après sur le pavé diverses familles de pauvres gens qui s'estimèrent heureuses de trouver un abri provisoire dans les trous de la falaise. Elles se joignirent aux premiers occupants. Les gobes sont vastes à loger une armée; on y a vite fait de se tailler un chez soi; quelques galets de mer qu'on dispose en carré y suffisent; au besoin, on se contente d'une simple ligne de démarcation. Nul concierge, aucun propriétaire. Par surcroît, l'État ne vous réclame ni impôt mobilier, ni impôt immobilier. Ce n'est pas encore le paradis terrestre, mais c'est quelque chose qui s'en rapproche.

Je ne sais pas cependant si les Troglodytes dieppois connaissent tout leur bonheur. Il m'a paru que quelques-uns au moins ne supportaient qu'impatiemment les conditions d'existence où la misère les avait réduits.

— Ce n'est pas le tout d'avoir un logement, me disait l'un d'eux, il faut encore trouver à se nourrir.

C'est là, en effet, le grand problème pour tous ces pauvres ménages de Troglodytes. La charité vient à leur aide pendant les beaux mois; les touristes qui visitent les gobes sont fort nombreux et leur générosité constitue une ressource pour les hôtes de ces étranges habitations.

Aussi les Troglodytes dieppois ne sont-ils pas trop à plaindre pendant la « saison »; ils font partie des « curiosités » balnéaires de l'endroit; des écrivains connus leur ont créé une réputation; la gravure a popularisé leurs traits. Certains même jouissent d'une quasi célébrité: tels ces deux doyens des gobes, le père et la mère Lefebvre, que le crayon de notre dessinateur a saisis avec une fidélité scrupuleuse et dont l'affection persistante et l'antiquité vénérable rappellent Philémon et Baucis.

Philémon est vêtu d'un vieux tricot, d'un pantalon rapiécé et d'un béret qui lui tombe sur les yeux; il marche en se dandinant à la façon des anciens matelots. Baucis porte le serre-tête des pêcheuses du Pollet. Tous deux sont mariés depuis un nombre extraordinaire d'années et l'habitude les a si bien liés l'un à l'autre qu'accablés d'infirmités, lui pres-

que aveugle, elle tremblant la fièvre, ils refusent d'entrer chez les Petites-Sœurs des Pauvres, pour ne point être séparés.

Le couple Lefebvre a d'ailleurs une autre ressource que la mendicité : c'est la vannerie commune pour paniers, casiers, berceaux, etc. Une de leurs voisines, M^{lle} Dufour, élève des

dieppois pendant l'automne et l'hiver. Et c'est, sans doute, une recherche fatigante, mais qui a bien aussi, çà et là, ses heureux hasards. La mer rejette toutes sortes de vieilles épaves sur la côte. Nos Troglodytes n'ont garde de les négliger. Ces morceaux de planches, ces débris de bouteilles, ces lames de zinc ou de cuivre, que



Philémon et Baucis (le père et la mère Lefebvre), les doyens des « gobes ».

chiens qu'elle vend aux touristes; le ménage Legrand répare la porcelaine et raccommode les parapluies.

Mais le métier le plus répandu chez les Troglodytes dieppois est celui de ramasseur de silex. Ce silex, qu'on rencontre un peu partout sur la plage, est payé à raison de 1 fr. 75 le mètre cube; des tombereaux le transportent des différents points de la côte à l'usine la plus proche où on le travaille dans les hauts fournaux, soit pour le réduire en une poussière très fine et très blanche (qui n'est autre chose que de la silice dont on fabrique la faïence, mais qui peut être transformée aussi, après diverses manipulations, en un fard très adhérent), soit pour en composer des granules de différentes grosseurs qui entrent plus tard dans la fabrication des filtres et, mélangées avec du caoutchouc, dans la composition des meules ou roues à émeri.

Le ramassage du silex occupe les Troglodytes

dédaigne l'inscription maritime, entreront dans la constitution de leur mobilier.

Un des ménages les plus curieux à cet égard est celui des Bocquet, dont nous reproduisons (page 605) la vue extérieure. Avec les mille débris recueillis un peu partout dans les détritiques de la falaise, les Bocquet ont formé une sorte de musée indéfinissable où fraternisent, sous une couche uniforme d'ocre rouge, des têtes de poupées, de vieilles bottes, des oiseaux empaillés, des cruches percées, des boîtes à sardines, etc. Un tronc est disposé au-dessous de cet étalage hétéroclite. Une inscription y est tracée en grosses lettres : « A votre générosité ! »

De tout ce qui précède il résulte assez que les Troglodytes dieppois ne peuvent point compter parmi les privilégiés de ce monde. N'empêche qu'ils aiment leurs gobes et qu'ils ne les troqueraient point peut-être contre des habitations plus luxueuses. L'accoutumance produit de ces anomalies. Il faut souhaiter cependant que le

troglodytisme disparaisse, au moins dans nos régions, où l'humidité du climat n'est point favorable à cette forme d'existence. Les pauvres gens seuls ont assez de courage pour s'en accommoder. Mais, en Tunisie et dans nos autres possessions africaines, l'inconvénient n'est plus le même. La fraîcheur dont on jouit sous terre est éminemment salubre. En second lieu, la construction d'une maison est, dans

certaines parties de l'Afrique, une entreprise de longue haleine. La terre que l'on creuse est en effet fort dure; les limons, surtout dans le Djebel-Demmer, ont acquis la consistance du roc. Ce sont là bien des raisons, sans compter l'esprit d'indolence des races sémitiques, pour que le troglodytisme ne soit pas à la veille de quitter notre planète.

Ch. L. G.